

**CHRONIQUEUR, HAGIOGRAPHE, THÉOLOGIEN :  
LUCAS DE TÚY († 1249) DANS SES ŒUVRES**

**Paris, Collège d'Espagne – Université de Paris IV-Sorbonne,  
10 décembre 1999**

Lucas de Túy, après avoir été longtemps sous-étudié (une partie de son œuvre est encore inédite), est l'objet depuis quelques années d'une véritable réhabilitation. Cette table ronde, organisée par P. Henriet et réunie dans le cadre du groupe de recherches « Jeux et enjeux des pouvoirs. v<sup>e</sup>-xv<sup>e</sup> siècles » (univ. de Paris IV), avait donc pour ambition de faire le point sur les progrès réalisés dans la connaissance de cet auteur, tout en ouvrant de nouvelles pistes de réflexion. P. Linehan (univ. de Cambridge) a souligné d'emblée les nombreuses incertitudes concernant la chronologie de sa vie et de ses œuvres. P. Henriet (univ. de Paris IV) a relevé de multiples points de contact entre ses trois ouvrages (les *Miracula sancti Isidori*, hagiographiques, le *Chronicon mundi*, historique, et le *De altera vita*, théologico-polémique), et souligné la cohérence de sa pensée : sacralisation de l'Espagne, exclusion des autres, importance de la médiation des saints. J. Fontaine (Institut de France) a proposé une lecture neuve de la *Vita sancti Isidori*, parfois attribuée, à tort semble-t-il, à Lucas. Il a montré notamment que l'auteur de cet opuscule avait utilisé la *Vita Ambrosii* de Paulin de Milan et la *Vita Martini* de Sulpice Sévère ; dans l'ensemble, la *Vita Isidori* est cependant de médiocre qualité littéraire, sans aucun plan structuré. E. Falque (univ. de Séville), qui doit faire paraître bientôt son édition critique du *Chronicon mundi*, a présenté le stemma des dix-neuf manuscrits qu'elle a localisés. G. Martin (univ. de Paris XIII) a prouvé l'intérêt de la comparaison entre le *Chronicon* et les autres chroniques espagnoles contemporaines (en particulier celle de Rodrigo Jiménez de Rada). K. Herbers (univ. d'Erlangen) a démontré que, chez Lucas, le thème de saint Jacques était peu lié au personnage de Charlemagne : l'apôtre y est surtout mis en valeur comme *miles Christi* au profit de l'Espagne. M. C. Díaz y Díaz (univ. de Saint-Jacques de Compostelle) a présidé la discussion finale, dans laquelle on est revenu sur la nécessité de considérer l'œuvre de « don Lucas » comme un tout. Telle était l'ambition de cette table ronde, qui s'est révélée d'autant plus fructueuse qu'elle a permis de réunir des spécialistes en histoire, philologie et littératures latine et espagnole.

J. ELFASSI - M. A. ANDRÉS SANZ

**ADÉLAÏDE DE BOURGOGNE (999-1999)**

**Auxerre, 10-11 décembre 1999**

Ce temps du « millénium » est une aubaine pour les historiens de tous bords, qui s'y empressent pour le meilleur autant que pour le pire, dans une belle insouciance. Cette frénésie sert peut-être d'obscures stratégies. Les prétextes aux assemblées commémoratives, qui sont légion, ne permettent-ils pas en effet aux meilleurs esprits d'aujourd'hui comme à ceux d'autrefois de noyer l'anxiété du grand passage d'un monde à l'autre dans les effluves d'une inlassable *memoria* ? Pour autant, si les colloques savants appuient les mêmes desseins que les dévotes liturgies, les historiens

soucieux d'épistémologie ou mâtinés d'anthropologie auraient grand tort de négliger les spectacles qui leur sont offerts et dont ils se font eux-mêmes les acteurs. Celui qui fut présenté au colloque d'Auxerre a pu les combler. La mémoire de dame Adélaïde de Bourgogne, disparue il y a neuf siècles, méritait sans doute l'hommage d'une réunion scientifique. Adélaïde en effet cumule les brevets, elle qui est née d'un roi de Bourgogne en 931, devenue reine d'Italie, puis épouse de l'empereur Otton I<sup>er</sup>, mère d'un autre empereur, grand-mère d'un troisième et, au nom de ce dernier, régente de l'Empire germanique : de son vivant femme au pouvoir des mâles, belle héritière et mère des plus grands personnages du x<sup>e</sup> siècle finissant, elle a le bon goût de s'effacer au seuil de l'an mil pour renaître de plus belle dans une sainteté d'apparence avantageuse. A première vue, l'aventure terrestre d'Adélaïde semble aussi florissante que sa réussite céleste. Voilà de quoi flatter la gourmandise des experts en histoire des femmes<sup>1</sup>, celle aussi des spécialistes de la *memoria*, du lignage et de l'hagiographie, tout en excitant la curiosité des amateurs de biographie.

Les organisateurs, Patrick Corbet, Monique Goullet, Dominique Iogna-Prat, avec l'inlassable soutien de Chantal Palluet, ne se souciaient pas de rénover le genre biographique, ni même de réécrire la biographie d'Adélaïde, mais bien plutôt de redessiner le champ du souvenir de la « mère des rois » et la « réception » de son image de sainte, de l'an mil à l'an 2000, sous les auspices du Centre d'Études médiévales d'Auxerre (UMR 5594 du CNRS-université de Bourgogne-Ministère de la Culture) et de l'ESA 7002 (université de Nancy II). Au cœur donc de l'enquête, voici le souvenir et la *memoria* dans tous leurs aspects, politique et lignager d'une part, liturgique et sacré d'autre part, depuis les artifices de l'invention jusqu'aux créations nécessaires à son entretien. On a pour cela gaillardement franchi toutes les frontières dont se préservent ordinairement les spécialistes des disciplines historiques, passant de l'inventaire à la sédimentation et de là aux réinventions.

Le nom lui-même d'Adélaïde et toutes ses variantes illustrent les tactiques du contrôle familial au sein du groupe carolingien et ottonien (R. Le Jan). L'histoire des textes et la manipulation des thèmes hagiographiques mettent à nu les desseins des gardiens de la mémoire (M. Goullet, D. Iogna-Prat, P. Golinelli). Les conservatoires officiels de la mémoire, les monastères (F. Neiske, J.-D. Morerod), grands lignages alliés (L. Ripart) et très officielles cathédrales de l'Empire (M. Staub), démontrent d'étonnantes capacités à détourner, à métamorphoser, voire à occulter l'image. L'histoire de l'art dans sa très longue durée, du Moyen Age au xix<sup>e</sup> siècle (D. Russo, D. Cailleaux, P. Corbet), ou celle de la musique (trop souvent oubliée, et jusque dans les meilleurs des derniers projets de bibliographie historique) assènent l'évidence d'intérêts très privés dans la mise en scène du personnage d'Adélaïde. Bref, dans un enthousiasme réjouissant, l'image de dame Adélaïde a subi un ravalement de fond en comble au cours du colloque d'Auxerre.

Les apparences peuvent tromper, mais c'est la tâche des historiens de déjouer leurs pièges. Ils l'ont fait brillamment à Auxerre. Ainsi, le souvenir peut fort bien s'affranchir de ses racines, comme le prouve la maison de Savoie qui n'avait rien à gagner d'un contrôle sur l'image d'Adélaïde. La *memoria* quant à elle (fort bien définie par F. Neiske) peut échapper à ses concepteurs. Car la sainte, objet d'une fabrication hagiographique dans l'environnement clunisien du premier xi<sup>e</sup> siècle, ne livre plus guère dans l'Italie de la fin du même siècle, dans l'entourage de la comtesse Mathilde de Toscane, que la figure d'une belle prisonnière ; celle qui avait place en 1093 parmi les *familiares* de Marcigny prend place au xii<sup>e</sup> siècle parmi les moniales dans le nécrologue de Saint-Martin-des-Champs (F. Neiske). En trois temps, l'on a voulu

1. Voir ainsi le recueil *Femmes et pouvoirs des femmes à Byzance et en Occident (VI<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècle)*, S. LEBECQ, A. DIERKENS, R. LE JAN et J.-M. SANSTERRE éds., Villeneuve-d'Ascq, 1999.

magnifier le personnage. Adélaïde avait servi d'abord à embellir la mémoire de son époux Otton I<sup>er</sup> (M. Goulet), ce dont, par la suite, les Saliens n'avaient cure. Les moines crurent tirer un meilleur parti d'Adélaïde. Au début du XI<sup>e</sup> siècle, l'abbé Odilon de Cluny s'en empara afin de perfectionner le modèle hagiographique du laïc dans le siècle. Plus efficacement, semble-t-il, que son prédécesseur Odon à propos de Géraud d'Aurillac, il ouvrait avec l'*Epitaphium domine Adelheide* la voie exemplaire du laïc vivant comme un moine : Adélaïde, sur le versant féminin, devient l'alternative au modèle du *miles conversus et fundator*. On peut même se demander si, avec l'image contemporaine de Marie-Madeleine, elle n'illustre pas le dévoilement d'un monachisme conquérant, qui, tour à tour, s'empare de toutes les places fortes du pouvoir terrestre et qui triomphe au troisième quart du XI<sup>e</sup> siècle. Le troisième âge d'Adélaïde fut celui de son entrée véritable dans la *memoria*, et peut-être aussi celui de sa « déclunisation ». Le culte jusque-là indécis d'Adélaïde aura été dopé par la canonisation, mais la date de celle-ci est incertaine (1097, 1099 ? P. Golinelli émet des doutes sur la véracité de la bulle), comme l'extension de sa mise en œuvre liturgique. F. Neiske, qui juge improbable que la mémoire d'Adélaïde ait été conservée à Cluny après la mort d'Odilon, attribue en outre l'initiative de la canonisation à l'action conjuguée de l'abbaye de Selz et de l'évêque de Strasbourg, partisan de l'empereur Henri IV. Selz, fondation d'Adélaïde, peut-être aussi de Cluny dont elle aurait été le fer de lance éphémère dans l'Empire (dom Bornaert), et l'impératrice Adélaïde elle-même se sont opportunément dégagées de l'emprise des moines clunisiens, et œuvreraient ainsi à la réconciliation entre Rome et l'Empire.

L'abbaye de Selz devait demeurer le temple de la sainte. Rien n'était plus normal, puisque le cœur des possessions helvétiques de l'abbaye repose sur le patrimoine d'Adélaïde. L'abbaye de Payerne en revanche, qui paraît moins clunisienne qu'on ne pensait, garda ses distances à l'égard de l'impératrice ; au XII<sup>e</sup> siècle, elle lui préférerait sa mère, la reine Berthe de Bourgogne (J.-D. Morerod). Mais si Cluny elle-même n'entretient la mémoire d'Adélaïde qu'à la lueur d'un faible lumignon, ne faut-il pas méditer désormais sur les effets de réel qu'a pu produire l'idéologie clunisienne sous la plume du « roi Odilon » ? Quant à l'iconographie, bien réelle, n'engendre-t-elle pas du virtuel ? Peut-on croire que celle d'Adélaïde ait vraiment distillé un enseignement spirituel ? Sa statue dans le chœur de la cathédrale de Meissen (1260-1270) ne témoigne pas plus en sa faveur, puisqu'au dire de M. Staub, elle relègue Adélaïde dans une zone indistincte entre le commun des mortels et le commun des saints, dans un instable Purgatoire. Dans le même sens, D. Russo tend à dénier la qualité d'image de sainte à la représentation d'Adélaïde, y compris sur l'autel portatif de Cleveland (*ca* 1040 ?). Et si l'on croit au retour d'Adélaïde en sainteté dans la peinture et le vitrail du XIX<sup>e</sup> siècle, on sera bien inspiré, à la suite de D. Cailleaux et de P. Corbet, de n'y voir tout au mieux que de flatteuses évocations au bénéfice de la famille d'Orléans. Voilà un bilan dévastateur et terrifiant, qui devrait appeler les historiens à réfléchir plus encore sur leurs propres effets de réel. Comme à propos de l'an mil et de ses présumés fantômes.

Guy LOBRICHON

#### L'ÉRUDITION MAURISTE A PARIS ET EN PROVINCE : AUTOUR DE TROIS RÉCENTS COLLOQUES

En octobre et décembre 1999 se sont tenus trois colloques autour de l'érudition mauriste. Le premier, le 13 octobre, réunit au Mans, dans les bâtiments mauristes de